**Yvonne JEAN, Dives-sur-Mer, n**ée le 19 mai 1931
Souvenirs recueillis le 16 Octobre 2013 par C. Le Callonec

*Yvonne Jean fait partie d'une famille de 5 enfants qui habitait rue des Brocs (devenue rue Octave Dodeman) dans les cités à Dives-sur-Mer. Son père était conseiller municipal et faisait partie de la Défense Passive. Sa sœur aînée était la fiancée de Stanislas Ludwiczack, arrêté le 4 juillet 1944 avec d'autres résistants dans le cottage divais, et retrouvé massacré, avec d'autres, à Saint-Pierre-du-Jonquet.*

L'arrestation des fusillés, je l'ai vécue à cent pour cent. On habitait rue des Brocs et on ne pouvait pas coucher chez nous, les Allemands avaient cassé des vannes et les caves étaient inondées, c'était plein de moustiques. Le soir on allait loger chez monsieur Legouée dans le Cottage. Ce jour-là, on partait comme tous les jours vers 7 heures ½, 8 heures. On courait plutôt car on avait peur de tout. La *feldgendarmerie* avait encerclé le Cottage, on a entendu les bruits de leurs véhicules. Ils se sont tous postés pile devant chaque maison des résistants et ils les ont arrêtés. C'était incroyable de voir tous ces Allemands arrivés devant toutes ces maisons. Nous, les enfants, on était curieux, mon frère aîné, Pierre s'était précipité pour voir. Mon père lui a sauvé la vie en le retenant car les Allemands voulaient l'emmener lui aussi.

En en parlant par la suite en famille, on en a déduit que les Allemands avaient été renseignés par des Divais. Les Allemands ont embarqué les familles et les ont emmenées à Pont-l'Évêque. Les mères ont été relâchées. Les hommes ont été martyrisés. Quelques jours après l'arrestation, ma sœur aînée s'en allait travailler de bonne heure le matin, elle travaillait à la mairie de Dives comme secrétaire. Sur sa route, elle a vu une voiture arrêtée devant le Vieux Chêne. Son fiancé, Stanislas Ludwiczack, était à l'intérieur, il l'a reconnue et l'a appelée. Elle s'est précipitée sur la voiture pour l'embrasser et a vu qu'il était enchaîné et qu'il avait les ongles arrachés. Elle était sur le marchepied de la voiture mais un Allemand l'a poussée et elle est tombée par terre. C'est le dernier souvenir qu'elle a gardé de lui.

Il était résistant et appartenait à un réseau ; en juin 44, il avait abrité des parachutistes anglais chez lui dans le Cottage. Mon père avait découvert qu'il abritait des parachutistes, le jour où ma sœur Nelly était allée chez eux avec mon petit frère. Elle était revenue avec une drôle de chose en bouche, un chewing-gum ! Mon père avait fait comprendre à Stanislas qu'il les mettait tous en danger.

Avant la guerre, mon père travaillait à l'usine de Dives. Ensuite, l'usine a été fermée. Qu'est-ce qu'il en a fait du jardinage mon père pour nous nourrir, on était huit à la maison avec ma grand-mère. Il faisait partie de la Défense passive et avec sa grande cape noire, il avait le droit de sortir le soir à certaines heures. La Défense Passive passait le soir devant les maisons et surveillait qu'aucune lumière n'était visible de l'extérieur. Il avait un poste à galène caché dans la cave. Il a aidé plusieurs personnes. Après la guerre, il nous a raconté qu'il avait eu vent que les Allemands cherchaient Marius Trefouël qui travaillait à la gare. Il l'avait prévenu et aidé à s'enfuir en passant par les champs. Il a aussi aidé à partir des Juifs de Cabourg qui ont réussi à se réfugier au Maroc.

Je suis allée à l'école pendant toute la guerre. On devait aussi aller ramasser les doryphores dans les jardins ouvriers. On n'avait même pas de gants ! On en profitait parfois pour manger des fraises ce qui faisait râler les propriétaires.

Le jour de ma communion, en 1942, j'ai été gâtée : le soir une bombe est tombée près de l'ancien cinéma. Qu'est-ce que je pouvais trembler !

Le jour du Débarquement, on était là. Par la fenêtre on a vu un avion tomber sur la côte de Sarlabot, on aurait dit que toute la colline était en feu, ça faisait un brasier ! Mon frère aîné a dû aller voir, mais on n'avait pas le droit d'approcher. Qu'est-ce qu'elle était belle la colline pendant la guerre ! Les avions déchargeaient leurs bombes sur Tournebride, on voyait les chapelets de bombes tomber et on se disait attention, ça va faire du bruit ! Mon père avait fait Verdun, il savait ce qui se passait et ce qu'il fallait faire. Il avait installé une armoire bourrée de linge dans le coin de la pièce où les quatre maisons se rejoignent et où c'est le plus solide. Je tremblais de peur.

On a évacué au-dessus de Lisieux, au Mesnil-Eudes, oh ça oui, je m'en souviens ! Le frère de Stanislas était curé et professeur à Frémont, à Lisieux, et il était ami avec de braves fermiers. Ils sont venus nous chercher avec une charrette. Ma grand-mère et mon petit frère âgé de 2 ans sont montés dedans, on suivait derrière à pied. On avait des bâtons avec des chiffons blancs pour nous signaler aux avions des Alliés. On est partis vers Annebault, Valsemé, à Manerbe, on a coupé par la campagne par Le Pré-d'Auge. À un moment, on s'est retrouvés face à face avec un char allemand ! On est allés près de Saint-Pierre-des-Ifs, dans une vieille ferme, on était très nombreux, on dormait sur des matelas par terre. Mon père nous a suivis mais il retournait de temps en temps à Dives en bicyclette pour voir ce qu'il s'y passait.

Il y avait avec nous une famille qui venait de Lisieux, l'homme et la femme s'étaient retrouvés suspendus avec leur bébé dans les bras avec des flammes tout autour dans l'immeuble à moitié détruit. L'homme, qui était bijoutier, était devenu à demi-fou, il ne pouvait plus rester à l'intérieur, le soir, il partait avec une couverture et dormait dans le creux d'une haie. Mon père avait creusé une tranchée, derrière la haie, les Allemands avaient creusé la leur tout près… Un jour, un Allemand est venu nous supplier de lui donner des vêtements civils, on avait à la fois peur et pitié de lui, il nous a montré les photos de ses enfants en indiquant leur âge par rapport aux enfants présents. Nous n'avions rien à lui donner. Nous n'avions pas de vêtements de rechange car nous étions partis, chacun avec une petite sacoche confectionnée rapidement avec le tissu des rideaux par une couturière avant notre départ. Elle contenait un stylo, un pullover et surtout notre nom et notre adresse.

Nous avons été libérés par des Écossais. Le fermier nous a ramenés fin août à Dives, toujours en charrette. En passant par Lisieux, ça fumait encore partout, le fermier s'est excusé car la charrette passait sur des corps qu'il ne pouvait pas éviter. En arrivant à Dives, tout ce que nous avions mis à l'abri était perdu, car la cave était inondée, mais mon père nous disait qu'il ne fallait pas se plaindre, « on était en vie » !